Jean-Jacques Franckiel et Denis Paillard, *Grammaire des prépositions*, tome 1

Peter Lauwers

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/950>

DOI : 10.4000/praxematique.950

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 2 décembre 2007

Pagination : 240-246

ISBN : 978-2-84269-863-8.

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Peter Lauwers, « Jean-Jacques Franckiel et Denis Paillard, *Grammaire des prépositions*, tome 1 », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 49 | 2007, document 10, mis en ligne le 01 janvier 2013, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/950> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.950>

Jean-Jacques FRANCKEL et Denis PAILLARD
GRAMMAIRE DES PRÉPOSITIONS, TOME I
 Paris : Ophrys, 2007, 220 p.

Cet ouvrage offre une analyse de six prépositions françaises (*entre, sur, sous, dans, avant/après*) à la lumière de ce que Cadiot a appelé la polysémie *verticale*¹, d'inspiration culiolienne. Cette approche entend ramener tous les emplois d'un signe donné et toutes ses acceptions à une identité sémantique « qui se manifeste dans tous ses emplois » (10) et qui donne lieu à des effets de sens particuliers en interaction avec le co-texte (11), notamment avec les termes que la préposition met en relation.

Il faut se représenter cette identité sémantique non pas comme un sème de base, un sens central ou une valeur moyenne ou commune (12), mais comme une *forme schématique* qui indique le rôle spécifique joué par la préposition dans les interactions avec le co-texte (12-13). Cette identité abstraite de la préposition est censée rendre compte à la fois de ce qui est stable et de ce qui est variable (13), la variabilité étant saisie par un ensemble de principes de mise en relation avec le co-texte. Elle s'obtient par un travail d'abstraction, que l'on veut reproductible (12).

Ce faisant, les auteurs s'inscrivent en faux contre l'approche dominante qui consiste à reconnaître plusieurs champs sémantiques — spatiaux, temporels et fonctionnels (ou emplois dits vides) — et qui tend à ramener tous les emplois à un emploi spatial de base (l'hypothèse localiste) par des processus sémantiques tels que l'emploi figuré (métaphore, etc.) et la désémantisation accompagnant la grammaticalisation. Ils s'opposent, en outre, à l'approche instrumentaliste qui envisage les prépositions comme des instruments au service de l'expression d'un champ onomasiologique (p.ex. l'espace) ou d'un secteur de l'expérience humaine (pré)donnés (9). En revanche, ils adoptent une approche résolument sémasiologique et considèrent chaque préposition comme une forme ayant sa propre identité (abstraite), indépendamment de l'expérience spatiale.

Ce cadre théorique est présenté très clairement dans la partie introductive (7-19), qui enchaîne sur un premier chapitre général qui met

1. Cadiot, P. 1997. *Les prépositions abstraites en français*. Paris : Armand Colin, p. 10.

en place les principaux concepts opératoires (21-36). Les analyses de détail de chacune des prépositions font l'objet des chapitres 2 à 6, qui peuvent par ailleurs être lus de façon autonome. Assez souvent, les auteurs commencent par fournir un inventaire des emplois, adoptant au besoin la tripartition classique entre spatial, temporel et fonctionnel, pour la déconstruire par la suite. Ce premier volume, qui traite des prépositions partageant la configuration spécifique de zonage, sera suivi d'un deuxième volume qui abordera les autres prépositions.

Il n'entre pas dans notre propos ici de résumer l'analyse de chacune des prépositions. Nous proposerons plutôt une présentation globale et transversale qui mettra en évidence les enjeux centraux de l'ouvrage, exemples concrets à l'appui.

Chaque préposition est caractérisée par une forme schématique qui comporte deux éléments X et Y. Pour les prépositions dites *de zonage* (ou *de division*), la composante Y, qui correspond au régime de la préposition, est pourvue d'un domaine pourvu d'un zonage, c'est-à-dire d'une structuration du domaine en zones, à savoir I (zone associée à Y), E (zone associée à X) et I-E (zone d'articulation entre I et E). Entre ces zones différents types de rapports peuvent s'établir : autonomie (I vs E ; p.ex. *envoi du catalogue sur simple demande*), zone-frontière avec un statut positif propre (I-E ; p.ex. *le livre sur la table*), zone intermédiaire I-E instable (p. ex. *tirer sur le lapin* : un ratage, un « entre-les-deux » est possible ; 22-23), etc. Le principe de la structuration en zones est emprunté à Culioli¹. À ce premier type de *variation interne* s'ajoute un deuxième type, à savoir la variation en termes de détermination quantitative (localisation), qualitative (caractérisation établissant des sous-types : p.ex. *température sous abri*) ou à la fois qualitative et quantitative (localisation constituant un type : *sous Louis XV*).

Ces paramètres de la variation sémantique *interne* sont complétés par les paramètres de la variation *externe*, c'est-à-dire dépendant de l'interaction avec le co-texte. Le modèle distingue deux paramètres : la variation lexicale due aux propriétés lexicales (notamment sémantiques) des éléments mis en relation (X et Y) — c'est ce qui distingue *tirer sur les pigeons* de *tirer sur les rideaux* (23) — et la variation constructionnelle, qui à son tour comporte deux axes de variation, à

1. Culioli, A. 1990. *Pour une linguistique de l'énonciation*, t. 1. S.l. : Ophrys, p. 91-113.

savoir l'interaction entre la forme schématique du verbe et celle de la préposition (34-35) et le mode de construction (essentiellement l'exclusivité ou la non-exclusivité de la préposition). Quant à l'interaction entre les formes schématiques du verbe et de la préposition, trois configurations sont possibles, qui rendent compte du continuum qui va des circonstants aux compléments valenciels : l'indépendance ($X = SV$; $Y =$ circonstant), l'intrication complète (X et Y du $V = X$ et Y de Prép. ; p.ex. *Ce rouge tire sur le violet*) et l'intrication partielle (un élément de la forme sémantique du verbe = X de la préposition). Dans la troisième configuration (p. ex. *On tire la barque sur la plage*), le X (*la barque*) est le pivot de deux relations distinctes. Le Y qui s'y greffe (*la plage*) est un enrichissement du verbe dû à la mise en relation de Y avec X effectuée par la préposition.

Le principal mérite de ce travail est d'avoir développé un modèle sémantique très riche qui incorpore un grand nombre d'aspects contextuels, notamment l'interaction avec le verbe (ou, plus précisément, avec des aspects de la forme schématique du verbe) et avec les SN régimes de la préposition. En plus, il rend compte de la fixité de la préposition. De ce fait, certains emplois 'fonctionnels', traditionnellement marginalisés dans les études portant sur la sémantique (localiste) des prépositions, reçoivent l'attention qui leur revient. Le réaménagement du champ qui en découle laisse entrevoir des rapports sémantiques parfois insoupçonnés ou obscurcis par la perspective localiste, mais plausibles. Pensons par exemple aux rapports entre *sous quinze* et le domaine de la domination/subordination (131). Les multiples axes de variation font de ce modèle un modèle souple, qui peut être appliqué à différentes prépositions.

Malgré la complexité de la matière et le degré d'abstraction qui caractérise les schèmes sémantiques, les auteurs ont fait preuve d'un réel souci pédagogique, notamment dans la présentation globale du modèle. Il n'empêche que la présentation des propriétés de zonage des prépositions, qui se situent à un niveau d'abstraction considérable, oblige parfois le lecteur à faire un saut épistémologique, notamment en l'absence d'exemples concrets (voir p. ex. à la page 122). Dans le même sens, l'établissement des schémas présentant les propriétés de zonage demande parfois des raisonnements un peu *ad hoc*. Ainsi, on a du mal à suivre les auteurs lorsqu'ils rattachent la lecture ponctuelle de *dans* dans *il part dans 10 minutes* au principe d'homogénéisation

qu'on trouve aussi par exemple dans *caché dans Y* (contact partout) par le biais d'une opération d'homogénéisation au cours de laquelle un intervalle (*10 minutes*) se réduit à un point (164).

Dans ce qui suit, nous nous proposons de discuter trois aspects qui mériteraient d'être clarifiés, avant de terminer sur un paradoxe, dont les auteurs sont par ailleurs parfaitement conscients.

(I) *L'identification de l'élément repéré X*. De l'aveu des auteurs, l'identification de l'élément X de la forme schématique est « un enjeu central » (22 ; 25). Rappelons que dans la forme schématique d'une préposition, il y a toujours un élément X et un élément Y, Y étant le régime de la préposition qui fonctionne comme repère, X étant, selon le cas, le nom complété par le syntagme prépositionnel (*la mouche sur le plafond*) ou un autre élément présent dans la forme schématique du verbe, mais jamais directement le verbe même (34), donc, en clair, un argument, réalisé ou non, du verbe. Ici se pose un problème qui devient manifeste quand le lecteur cherche à identifier la portée de la détermination qualificative : c'est tantôt le nom tête du SN (*arrêt sur demande, fromage entre-deux*), tantôt le sujet de la phrase (*ce territoire est sous mandat international* = « qualifier X comme entièrement défini par son statut d'élément dominé » ; 128-129), tantôt le verbe, ou, du moins, le nom déverbal contenu dans le verbe : *les chars arrivent dans un grand fracas* (« un mode (fracassant) d'arrivée ») et *il avait rencontré cette femme sur son chemin* (23). Quelquefois la portée de la détermination oscille dans un seul et même exemple : dans *X nage sous l'eau*, la détermination qualitative se définit à partir d'un élément de la forme schématique du verbe (mode de déplacement immergé, un type de mode de déplacement), mais la détermination quantitative — puisque les deux sont présentes selon les auteurs — se rapporte au sujet de la phrase, car c'est bien le référent sujet qui est repéré (136-137).

Ces glissements subtils ne sont pas explicités, ce qui confère à la description un certain flou qui aurait facilement pu être évité dans la mesure où la variété de portée pourrait très bien s'inscrire dans les axes de variation et ajouter à l'analyse encore une autre dimension, plus syntaxique, dont on sait qu'elle est porteuse d'effets de sens. Comparez, par exemple, *Elle est sous le coup de la colère* (état de dépendance) et *Sous le coup de la colère, elle a cassé le vase* (cause). De manière plus générale, on se demande s'il ne fallait pas davantage insister sur ce

que Melis¹ appelle les différents *modes de sélection* de la préposition, c'est-à-dire ses modalités d'intégration.

(2) *La nature de la détermination*. Un second problème tient à la nature des relations de détermination quantitative et qualitative. Force est de constater que l'opposition entre quantité (fortement liée à la localisation) et qualité se dilue un peu dans les analyses de chacune des prépositions. Ainsi, pour *entre* on lit « existence d'un ensemble de l'ensemble à sélectionner » (Quantité) *vs* « spécification qualitative des éléments de cette sélection » (45). Certaines interprétations paraissent contre-intuitives : pourquoi l'emploi de *sous* dans *sous anesthésie générale* n'est-il pas qualitatif mais quantitatif, alors qu'on peut très bien dire *Pierre est sous anesthésie générale*, ce qui nous semble correspondre à une caractérisation du sujet, certes, temporaire. Dans le même sens, quand on y ajoute le verbe *opérer*, *sous* ne bascule-t-il pas dans le qualitatif étant donné qu'on a affaire à une façon d'opérer, ce qui est confirmé par l'absence de l'article, qui, on le sait, favorise l'interprétation de manière ? Enfin, on relève certaines contradictions : ainsi, *sous Richelieu* est classé parmi les emplois quantitatifs (132 ; 134-135, alors que *sous Louis XV* relève à la fois du quantitatif et du qualitatif (23).

(3) *Sens et forme*. Le troisième problème concerne l'articulation de la forme et du sens. On pourrait caractériser l'approche des auteurs comme holistique dans la mesure où à chaque verbe et à chaque préposition est associée une forme schématique maximale qui tient compte d'éléments contextuels virtuels. Il s'ensuit une certaine surcharge de la sémantique lexicale que les auteurs assument (« Cette déformabilité concerne la sémantique de *sous* en tant que telle » ; 137). Si l'on peut encore admettre ce raisonnement pour les axes de la variation interne, cela nous semble plus difficile pour les rapports de détermination, par exemple. En effet, ceux-ci sont également rattachés aux composantes X et Y de la forme schématique de la préposition. N'y aurait-il pas intérêt à écarter ces mécanismes de la sémantique prépositionnelle pour les verser dans le domaine supralexical où l'on pourrait essayer de trouver des généralisations relevant de la sémantique grammaticale ? Pour les verbes, l'approche holistique des auteurs les amène à postuler une espèce de structure événementielle, virtuelle et maxi-

1. Melis, L. 2003. *La préposition en français*. Gap/Paris : Ophrys, p. 27-33.

male, contenant les mêmes éléments (stables) et cela indépendamment de la variation constructionnelle du verbe. Ce point de vue conduit les auteurs à postuler des X non explicités linguistiquement. Prenons l'exemple *tirer*. Dans *tirer trois balles [A] sur le corps [Z]*, on retrouve le schéma complet (31), alors que dans *tirer trois balles [A]* et *tirer un lapin [Z]*, le COD encode chaque fois un autre élément de la forme schématique (respectivement A et Z). En d'autres termes, dans *Jean a tiré un lapin* (30), le projectile n'est pas exprimé linguistiquement, mais cette construction est néanmoins rattachée à la forme schématique du verbe. Or, le propre de cette construction n'est-il pas justement de signifier que le lapin est affecté complètement (d'une façon ou d'une autre), nuance qui disparaît quand on y ajoute le projectile (*Jean a tiré une balle sur le lapin*)? C'est comme si on postulait un agent — ontologiquement indispensable, certes — dans *Les livres se vendent bien*, alors que l'une des spécificités de la construction pronominale passive consiste justement dans l'escamotage de l'agent. On en trouve un autre exemple dans les emplois de *sous*. Si l'on peut encore admettre que la valeur de dissimulation suppose un observateur implicite (p.ex. *sous la peau*) et que la valeur de protection suppose un élément susceptible de nuire (p.ex. *le bébé dormait sous une gaze*), on éprouve plus de mal à doter la forme schématique de *sous* d'un utilisateur virtuel de X pour rendre compte des exemples du type [*je classe les X*] *sous le numéro 1353* (120). Bref, il nous semble que, sur ce point, les auteurs risquent de tomber dans le piège des configurations préétablies qu'ils reprochent à l'approche instrumentale : « Dans notre perspective, une préposition n'est pas appréhendée comme la traduction de quelque configuration préétablie, spatiale, temporelle, ou autre » (9). À certains endroits un respect plus grand de la « mise en forme » linguistique serait souhaitable.

Terminons sur un paradoxe qui guette à chaque page et qu'on serait tenté de résumer par une boutade : *Chassez le spatial, il revient au galop*. On ne saurait cependant reprocher aux auteurs de ne pas l'avoir signalé : « Tout comme *sur* et *sous*, la préposition *dans* mobilise immédiatement et même inévitablement une représentation spatiale » (149). Le paradoxe se résout assez facilement, d'ailleurs. En effet, le spatial se trouve complètement remodelé à un niveau plus abstrait qui entraîne, par exemple, la séparation des paires antonymiques classiques comme

sur (I-E = zone non stabilisée ; cf. aussi *avant*, *sur*) et *sous* (I vs E : deux zones différentes ; cf. *après*). Or, il n'en reste pas moins que le mode de représentation du zonage repose sur une métaphore spatiale.

En définitive, un travail d'une telle envergure, qui, en plus, a le mérite de jeter des ponts entre la sémantique lexicale et la syntaxe, ne mériterait pas d'être jugé sur des points de détail ou sur sa présentation matérielle (un nombre assez considérable de coquilles restent à corriger). Nous nous sommes dès lors limité à en dégager les grandes lignes, tout en relevant quelques aspects qui nous semblaient sujets à discussion.

Peter LAUWERS

Université de Gand — K.U.Leuven & F.W.O. Vlaanderen

Georgeta CISLARU, Olivia GUÉRIN, Katia MORIM, Émilie NÉE, Thierry PAGNIER, Marie VÉNIARD (éd.)

L'ACTE DE NOMMER : UNE DYNAMIQUE ENTRE LANGUE ET DISCOURS

Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2007, 238 p.

Cet ouvrage réunit onze articles issus des communications présentées lors du colloque « Matérialités de l'activité de nomination : Formes, discours, représentations » qui s'est tenu les 11 et 12 mars 2005 à l'université de la Sorbonne Nouvelle — Paris 3. Sa parution fait suite à celles de deux autres volumes d'actes de colloques tenus en 2003 et en 2004¹.

Dans ce nouveau recueil, le groupe de recherche « Réseau Nomination » poursuit ses réflexions sur l'activité de nomination : elle est ici envisagée comme un acte discursif dynamique, et intéresse la majorité des auteurs en tant qu'elle est révélatrice de représentations cognitives et culturelles des entités nommées. Elle permet ainsi d'explorer

1. Cassanas A., Demange A., Laurent B., Lecler A., 2005, *Dialogisme et Nomination*, Montpellier : Publications Montpellier 3, et Dufour F., Dutilleul-Guerroudj E., Laurent B. (éd.), 2005 *La Nomination : quelles problématiques, quelles orientations, quelles applications?*, Montpellier : Publications Montpellier 3.